

# Introduction

## De Jules Verne à Al Gore

Il y a plus d'un siècle, Jules Verne ravissait les foules avec ses récits mettant en scène une science appuyée sur des faits impeccablement vérifiés. Pour les contemporains, la question ne se posait même pas : *De la Terre à la Lune*, c'était de la vulgarisation scientifique.

Romancée, certes. Mais œuvre d'éducation utile aux jeunes et aux moins jeunes. Fenêtre ouverte sur une nouvelle réalité. Transposition de notions obscures dans un récit attirant.

Aujourd'hui, on semble avoir quelque peu perdu cette ouverture d'esprit. Non seulement la science-fiction est-elle rarement citée en exemple par ceux qui professent l'importance d'une culture scientifique, mais en plus, certains défendent, sans même sans s'en rendre compte, une vision surannée de l'information scientifique : celle qui ne vise qu'à expliquer la dernière découverte, la percée spectaculaire, le chercheur à la mode, la dernière tendance dans la recherche. La recherche «pure et dure». Comme si celle-ci était un objet extra-terrestre se baladant au-delà de Pluton, loin, très loin du reste des activités humaines.

C'est pourtant depuis les années 1990 que circule une expression, «science citoyenne», qui dit bien ce qu'elle veut dire : la science devrait être quelque chose que s'approprie le citoyen, pas quelque chose qu'il considère avec inquiétude ou désarroi. C'est depuis les années 1980 qu'on parle de «culture scientifique», impliquant par là que la science est partie intégrante de la culture.

Et c'est aussi depuis les années 1970, que le journalisme scientifique nord-américain considère normal de traiter de sujets «science et société», c'est-à-dire non pas des comptes-rendus de la

découverte annoncée ce matin, mais des reportages remettant cette découverte dans son contexte social, politique ou économique.

Et c'est depuis plus longtemps encore, que les scientifiques qui se découvrent des talents de vulgarisateur donnent des conférences où, pour toucher une audience de «profanes», ils font l'effort de rattacher leur travail à ce que leur public connaît.

Autrement dit, il y a longtemps que la science n'est plus ce corps étranger à la société.

Et pourtant, le message passe mal. Il demeure encore et toujours nécessaire de convaincre la majorité de la population que science et société ne sont pas antinomiques.

Pas juste la majorité silencieuse de la population. Parfois, ceux qui ont besoin d'être convaincus sont aussi des professionnels des différents métiers de la communication – journalisme, rédaction, relations publiques – ceux sur qui reposera le gros de la responsabilité de la diffusion de l'information scientifique. Ainsi, pour de nombreux journalistes, qui ont majoritairement étudié en sciences sociales, la science est un objet d'effroi – parce que leur souvenir le plus tangible, c'est celui de cours de science, à l'école, où «le prof» débitait une matière, à leurs yeux, mortellement ennuyeuse. Bref, pour eux, la science est devenue quelque chose à fuir – et ceci est une des raisons pour lesquelles il y a si peu de science dans les médias.

Et encore ces professionnels-là ont-ils d'emblée décidé que l'information scientifique ne sera pas pour eux. Mais il y a pire encore: de nombreux journalistes et communicateurs qui sont véritablement curieux face aux sciences, voire qui ont commencé, à leur sortie d'université, à pondre une ou deux nouvelles ou communiqués de presse, grâce à des contrats de pige tombés par hasard dans leur sac à dos. Mais pour qui «science» reste extraterrestre à «société». Lorsqu'on leur demande ce à quoi ils s'attendent dans un proche avenir, ils parlent, non sans crainte, de l'obligation qu'ils auront de vulgariser des notions trop complexes, des concepts trop nébuleux... étant entendu qu'à ce moment, ils devront décrocher et chercher autre chose, puisque ce genre de travail serait hors de leur portée.

Ils sont souvent surpris d'apprendre qu'ils pourraient avoir à parler de phénomènes de la vie courante: la santé des enfants ou des animaux domestiques, la perception qu'a le public des OGM, les forces économiques derrière la recherche, les motivations des scientifiques...

Pourtant, c'est bel et bien ça, la science. Les blogueurs, eux, l'ont compris: les milliers de scientifiques qui, aux États-Unis, ont pris les devants dans la blogosphère, parlent de recherche «pure et dure», mais aussi de ce qu'eux-mêmes font au quotidien, du contexte économique, social ou académique dans lequel ils évoluent... Et cela *aussi* s'appelle de la vulgarisation.

Le film de l'ex-vice-président Al Gore qui a tant fait jaser, *Une vérité qui dérange*, est un excellent travail de vulgarisation scientifique. Et pourtant, pas question de parler de «recherche pure et dure» dans un tel documentaire, sans quoi une grande partie du public aurait décroché avant la fin: les recherches citées, nombreuses, sont liées à la fragilité de la vie sur notre planète et à son futur incertain, aux difficultés à faire passer le message chez les décideurs, aux difficultés de changer nos habitudes de consommation, aux forces sociales d'inertie, aux choix technologiques... Mais pas aux mois de travail qui, devant un écran d'ordinateur, ont permis à une équipe de chercheurs d'accoucher d'une modélisation informatique du climat...

Dans un registre opposé: *Microcosmos* est lui aussi un intéressant travail de vulgarisation. La vie des insectes en gros plan, un exploit qui a nécessité des années de travail. Et pourtant, en une heure et demi, la narration se résume à trois paragraphes, tous inclus dans les premières minutes. Par la suite, on n'a plus que des images et de la musique. Curieuse vulgarisation! Mais efficace parce qu'elle joue sur l'émotion: émotion face à la beauté de la nature d'une part, et émotion face à notre propre ignorance d'autre part.

Comment cette fourmi repère-t-elle la coccinelle? Pourquoi le bourdon pousse-t-il cet objet? Une fois le film terminé, on l'ignore, et quand bien même le saurait-on qu'on l'aurait rapidement oublié. L'espoir des producteurs est plutôt qu'un spectateur ressorte de ce film profondément fasciné, comme un enfant qui vient de découvrir

que le monde était beaucoup plus vaste qu'il ne l'avait cru. Et cela, en soi, est un bien grand pas en avant.

*Enseigner la vulgarisation scientifique*, ce n'est pas *enseigner la science*. On peut très bien devenir un excellent vulgarisateur sans avoir jamais étudié en science. Ce qu'il faut développer tient davantage de l'intangible: une sensibilité au monde qui nous entoure, un regard plus global, une curiosité. Ainsi que, cela va sans dire, un goût pour communiquer, synthétiser, expliquer – des qualités propres à tout bon communicateur ou journaliste qui se respecte.

Un vulgarisateur scientifique n'est pas «un scientifique qui vulgarise». Pas plus qu'un journaliste scientifique n'est un «journaliste qui fait de la science». Un vulgarisateur peut tout autant être scientifique que non-scientifique. Et un journaliste scientifique, c'est un journaliste, point final – en aucun cas, un journaliste qui se serait mis au service de la science.

Les observateurs commettent souvent l'erreur de confondre l'un et l'autre. S'ils sont journalistes, ils s'imaginent incapables de faire de la science, puisqu'ils la détestaient à l'école. S'ils sont scientifiques, ils s'imaginent qu'il leur suffit de réduire leur mémoire de 80 à 40 pages pour l'avoir «vulgarisé».

Il faut des talents particuliers pour se spécialiser en journalisme scientifique? En un sens, oui, mais ces talents se développent avec le temps, ils ne sont pas innés. À la base, n'importe quel bon journaliste peut devenir un bon journaliste scientifique. La curiosité? Elle s'applique aussi aux journalistes qui couvrent la politique et veulent aller au-delà du sempiternel débat entre un politicien et son adversaire. Le goût de communiquer, de synthétiser, d'expliquer? C'est la base même du journalisme.

Lorsque j'explique cela, il y a généralement du scepticisme dans la salle. Ne faut-il pas, malgré tout, en savoir plus sur la science que la moyenne des gens pour faire de la vulgarisation? Oui et non. Oui, parce qu'avec les années qui passent, les connaissances s'accumulent tout naturellement. Non, parce que personne ne vous demandera de deviser physique quantique dès votre premier contrat:

## *Introduction*

- Le communicateur nouvellement embauché par une université ou une agence gouvernementale se verra plutôt confier l'écriture de communiqués ou de textes sur le Web liés à une thématique familière: la nutrition, la pollution, la grippe... Et il y aura toujours quelqu'un pour relire le texte d'un débutant.
- Le journaliste pigiste qui se voit confier ses premiers contrats par un petit média comme l'Agence Science-Pressé sera orienté vers des textes brefs pour lesquels toute l'information à synthétiser lui sera déjà fournie. Ou bien il héritera lui aussi d'une thématique familière. Sur cette base, il construira petit à petit son expérience jusqu'à devenir un journaliste scientifique émérite.

Mais avant d'en arriver là, il faut bien commencer par le commencement.